

ÉVOLUTION DE LA PRODUCTION FOURRAGÈRE EN BELGIQUE : PASSÉ ET AVENIR

S I L'AGRICULTURE A DAVANTAGE ÉVOLUÉ AU COURS DES VINGT-CINQ DERNIÈRES ANNÉES QUE DURANT DES SIÈCLES, LE SECTEUR DE LA PRODUCTION FOURRAGÈRE compte parmi ceux qui se sont le plus modifiés.

Cette mutation est le résultat des acquis de la Recherche agronomique et des efforts de la Vulgarisation qui ont incontestablement donné l'impulsion première à cette évolution mais également de circonstances techniques, économiques et sociales qui ont d'ailleurs modelé ou orienté cette évolution. Des facteurs locaux ou régionaux ont tantôt accentué, tantôt freiné le mouvement.

L'avenir de la production fourragère dépendra à la fois des progrès de la Recherche agronomique et des circonstances technico-économico-sociales qui prévaudront dans le futur et de la politique des Etats. Celle-ci s'est de plus en plus immiscée dans l'économie ces dernières années et pourrait modifier le cours de l'évolution.

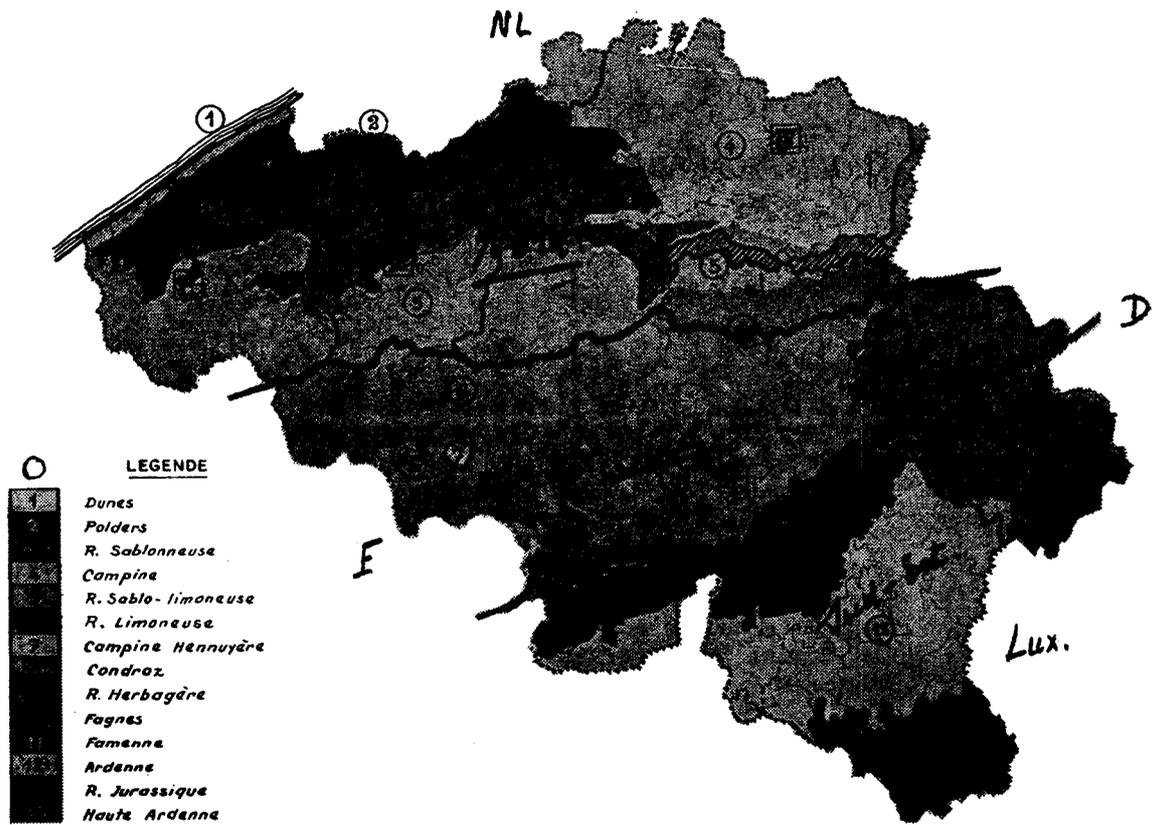
CADRE PHYSIQUE DE LA PRODUCTION FOURRAGÈRE

Le territoire agricole.

3.000.000 d'hectares d'étendue agricole, 1.450.000 hectares de terres agricoles, soit près de 50 %. Des régions agricoles très différentes comme le montre la carte.

Les sols : Entre les sables de Campine et l'argile lourde des Polders, on trouve les sols caillouteux d'Ardenne, les limons profonds de Hesbaye et les calcaires superficiels de Famenne.

REGIONS AGRICOLES DE BELGIQUE



En gros, le Nord du pays compte des sols plutôt légers qui se travaillent à la fois plus facilement, plus tôt au printemps et plus tard à l'automne. Ils se prêtent donc bien à la culture arable annuelle et peuvent, en raison de leur nature, valoriser davantage les cultures fourragères d'assolement que les herbages permanents.

Le Sud du pays présente une situation inverse. Les inconvénients augmentent régulièrement du Nord vers le Sud-Est. Le Sud-Est est en majorité couvert d'herbages permanents.

Le climat : Les extrêmes de température se rapprochent et la pluviosité diminue allant d'Est en Ouest. La pluviosité et les gelées étant plus abondantes dans le Sud-Est, l'importance des herbages n'est pas étonnante.

Le Nord, avec son climat plus tempéré, est plus favorable aux cultures.

Étendue et structure des exploitations agricoles.

L'étendue agricole belge a diminué de 19 % entre 1950 et 1976 mais, dans le même temps, la superficie de prairies ne diminuait que de 12 %, tandis que le nombre de bovins augmentait de 41 %.

Le Nord du pays compte néanmoins 65 % du total des exploitations agricoles belges sur 40 % de l'étendue. Dès lors, l'étendue moyenne d'exploitation dans le Nord du pays est de 10,91 ha contre 25,93 ha dans le Sud en 1976, les étendues moyennes n'ayant toutefois cessé d'augmenter mais davantage dans le Sud.

Les prairies ont le même pourcentage d'étendue dans les deux régions.

Le cheptel bovin, qui était inférieur en nombre dans le Nord par rapport au Sud en 1950, est, en 1976, plus important dans le Nord sur un territoire plus restreint.

Cette situation expliquera certains résultats d'évolution de la production fourragère.

Si le Sud du pays compte peu de prairies et beaucoup de cultures industrielles, par contre, le Sud-Est, zone défavorisée, a un territoire agricole couvert à 80 % par les prairies.

LES APPORTS DE LA RECHERCHE AGRONOMIQUE

Herbages.

Nouvelles variétés.

Après 1946 et la sortie d'une nouvelle race de ray-grass d'Italie, les nouvelles variétés créées par nos Stations de Recherche se succèdent : en 1948, des ray-grass anglais, féтуque et pâturin ; en 1950, nouvelles races de navets ; en 1952, des fléoles ; en 1954, des trèfles ; vers 1970, d'autres graminées et légumineuses.

Caractéristiques essentielles de ces races nouvelles : rendements accrus, meilleure résistance aux maladies et à la sécheresse, plus grande précocité, teneur plus élevée en principes nutritifs.

Pour chacune de ces races, comme pour les races nouvelles étrangères, sont étudiées : caractéristiques nutritives, stade idéal de récolte, réactions aux

techniques d'exploitation, agressivité réciproque en association, aptitudes aux divers sols et climats.

Inventaire des herbages belges.

Commencés en 1950, des relevés phytosociologiques réalisés dans tout le pays permirent de dresser un bilan de qualité et de productivité.

A cette époque, 11 % des herbages belges étaient de qualité excellente, 19,5 % de qualité bonne, 58 % de qualité moyenne et 11,5 % de qualité médiocre ou mauvaise, mais avec un pourcentage plus élevé de bonnes et excellentes prairies dans le Nord pour un même taux de mauvaises prairies dans les deux parties du pays.

Recherche des meilleures méthodes d'amélioration des herbages : expérimentation pratique.

A partir de 1950, progressivement dans les diverses régions du pays, on crée de nouveaux herbages, on culbute et réensemence des mauvaises prairies avec des nouvelles variétés sélectionnées.

Enfin, dans des fermes qui deviennent expérimentales, on mesure les quantités d'herbe produites, les poids de lait récoltés, les journées de pâture obtenues, les accroissements de poids enregistrés par le bétail sur des prairies régénérées avec des semences sélectionnées et exploitées intensivement ou sur des prairies soumises au régime d'exploitation intensive et tout cela comparativement à la production d'herbage traditionnels non intensifs.

Par le seul jeu du drainage, du parcellement, de la fumure azotée et des soins d'entretien, on est parvenu en quelques années à porter la production de prairies pâturées de 4.000 l de lait/ha à près de 9.000 l/ha. Non seulement la charge/hectare de bétail laitier s'était accrue, mais la production individuelle journalière avait elle-même augmenté.

L'intérêt de telles expérimentations pour faire évoluer la production fourragère paraît évident.

En raison des variations de milieu (altitude, température), sols (lourds ou légers, caillouteux, profonds ou superficiels, humides ou secs), il fut décidé d'étudier et de comparer diverses méthodes de régénération des mauvaises prairies en vue de déceler pour chaque cas particulier celle qui offre le plus d'avantages et de sécurité.

Furent ainsi étudiés et comparés :

- retournement à la charrue suivi de une ou deux années de cultures puis réensemencement de la prairie avec des semences sélectionnées appropriées au but poursuivi. Profondeurs diverses de labour, destruction préalable ou non du gazon furent étudiés ;
- destruction mécanique superficielle du gazon sans retournement et réensemencement immédiat ;
- destruction chimique superficielle du gazon suivie d'un travail mécanique superficiel puis du réensemencement ;
- amélioration lente par soins divers d'entretien et fumures et emploi éventuel d'herbicides sélectifs.

Ces expériences furent riches d'enseignement quant au choix de la méthode, aux précautions à respecter, à la composition du mélange de semences ou au traitement ultérieur de la prairie.

Les productions quantitatives et qualitatives de prairies temporaires et de prairies permanentes constituées d'une flore de bonne qualité ont également été comparées à l'occasion de cette expérimentation. C'est d'ailleurs ce qui a permis de dire, compte tenu des frais de création d'une prairie temporaire et des risques, qu'une prairie permanente de bonne composition était aussi, sinon plus intéressante, qu'une prairie temporaire.

Ces expériences apportèrent une parfaite maîtrise des méthodes d'amélioration et firent progresser l'amélioration de la production fourragère.

Légumineuses en culture pure.

Malgré leur intérêt économique, technique et bromatologique, malgré l'apparition de nouvelles races sélectionnées, ces cultures ne cessèrent de régresser.

En fait, l'absence d'une méthode sûre et économique de conservation fut la raison déterminante de cette régression.

Ce fut aussi l'occasion de faire apparaître l'importance des autres éléments de la chaîne fourragère : récolte, conservation, utilisation des fourrages.

Produire plus et mieux ne sert pas à grand chose si l'on reperd dans la conservation ou la distribution les avantages de la production.

Les aspects sociaux et sécurité de la chaîne production-utilisation doivent aussi être considérés.

Pour être complet, signalons que le foin de fanes de pois (la culture du pois vert pour la conserverie s'est fortement étendue en Belgique) remplace en partie le foin de luzerne. Le foin ne peut toutefois être obtenu que si la récolte des pois coïncide avec du bon temps. C'est pour cette raison que la majorité des fanes de pois sont encore retournées en terre comme engrais vert après la récolte.

Maïs hybride.

Des débuts difficiles :

L'implantation et la diffusion de cette culture furent lentes et laborieuses. Il fallut dix ans pour qu'elle s'étende, mais c'est aujourd'hui le fourrage le plus cultivé après la prairie et peut-être aussi le plus précieux pour l'économie de beaucoup d'exploitations à orientation bovine.

A mesure que le maïs s'étendait, la betterave fourragère régressait. Cette évolution se marque davantage dans le Sud du pays pour des raisons sociales et de travail plus impérieuses.

Quelques échecs de culture ou de conservation ou d'alimentation, une technique culturale au départ mal connue, des herbicides peu efficaces, des variétés américaines mal adaptées à notre climat, un matériel de récolte rare ou inexistant dans certaines régions, les conditions de conservation mal précisées, enfin les caractéristiques nutritives de cet ensilage en grande partie ignorées furent les raisons du piétinement de la culture durant les premières années.

Des recherches heureuses et déterminantes :

L'apparition de variétés françaises adaptées à notre milieu et d'herbicides sélectifs, des études des conditions de culture en divers milieux et au cours

de plusieurs années aboutirent à la mise au point d'une bonne technique culturale.

Des recherches furent également entreprises sur le stade physiologique idéal de la récolte, la meilleure manière de récolter, la dimension du hachage, tout cela en vue d'obtenir la meilleure conservation et de pouvoir récolter et distribuer le maximum d'unités fourragères.

Dans le même temps, du matériel de récolte apparaissait.

Tous ces travaux, réalisés par la collaboration Recherche-Vulgarisation, aboutirent à rendre la culture sûre et la conservation du fourrage parfaite.

Dans le même temps, la Recherche étudie l'aliment, le silage de maïs pâteux, sa composition, ses particularités organiques et minérales, ses qualités comme ses déficiences. Sa valeur alimentaire et d'utilisation fut testée sur vaches laitières, animaux d'engraissement ou d'élevage.

Enfin, en Station de Recherche comme en fermes, des études technico-économiques de production de lait et de viande avec le maïs comme aliment de base sont menées à bonne fin.

Le maïs est l'exemple type d'une fructueuse collaboration chercheurs-vulgarisateurs. Les résultats de ce travail portés à la connaissance des agriculteurs par les vulgarisateurs permirent le succès de cette culture.

Autres fourrages.

Pour être complets, signalons aussi que les chercheurs ont précisé les conditions requises pour bien conserver en ensilage les feuilles de betteraves sucrières et la valeur alimentaire de cet ensilage. Ils ont également précisé l'intérêt de la pulpe sèche dans l'alimentation des bovins et spécialement pour la production de la viande.

La pulpe sèche a beaucoup contribué à l'accroissement de la production de viande de taureaux mais le coût de la déshydratation pourrait bien freiner à l'avenir son utilisation.

*

**

Les apports de la Recherche agronomique, spécialement dans le domaine des herbages qui couvrent 80 % de la superficie fourragère belge, furent donc déterminants dans l'évolution de la production.

L'ACTION DES VULGARISATEURS

Groupés en un service officiel intégré dans le ministère de l'Agriculture, les vulgarisateurs belges eurent une action déterminante dans l'amélioration de la production des prairies et cultures fourragères.

La vulgarisation se fit de diverses manières.

Incentifs financiers :

Dès 1950, les Chambres d'Agriculture puis le ministère de l'Agriculture subventionnent la production de semences de graminées de variétés sélectionnées nouvelles tandis que modes de culture et de récolte sont portés à la connaissance des producteurs.

A partir de 1952, sur la base des premiers résultats acquis, le ministère de l'Agriculture organise par la voie des vulgarisateurs une campagne d'amélioration des mauvaises prairies par retournement et réensemencement avec incitatifs financiers : 4.000 F de subvention par hectare de mauvaise prairie retournée et réensemencée avec semences sélectionnées.

Le vulgarisateur donnait les conseils d'amélioration et rédigeait la demande de subvention, après réensemencement et contrôle du respect des conditions de réussite et autres prescriptions.

Cette aide financière dura cinq ou six ans et permit d'améliorer 22.000 ha, soit 12,5 % de la superficie totale des prairies belges de l'époque. Durant cette action, les vulgarisateurs perfectionnaient leur expérience en matière d'amélioration (techniques du retournement, préparation du lit de germination, semis, traitement ultérieur du jeune gazon, etc.) et d'exploitation des herbages.

Vulgarisation :

Après la période des subventions, les vulgarisateurs poursuivent leur action par voie de conférences, démonstrations, organisation de visites guidées d'agriculteurs sur des herbages améliorés ou exploités intensivement, distribution de tracts sur les herbages en général et sur les méthodes d'exploitation rationnelle.

Sur quelques démonstrations d'amélioration ou d'exploitation intensive avec doses croissantes d'azote, on contrôle les journées de pâturage du bétail et les productions animales (lait, viande) et herbagères (foin, silage) et on compare avec la production de prairies non intensives ou exploitées traditionnellement.

Cette somme de résultats technico-économiques constitueront la documentation dont les vulgarisateurs se serviront lors des conférences ou des visites guidées et commentées d'essais.

Ceux-ci sont d'ailleurs très appréciés par les agriculteurs qui voient les prairies, les techniques utilisées, la production, le bétail, le coût des opérations et leur intérêt. Ils peuvent aussi revoir ces prairies plusieurs années après l'amélioration.

Cette action ponctuelle a largement porté ses fruits puisque l'intensification de la production s'est poursuivie après la période des subventions.

Gestion :

Mais, au fil des années, l'intérêt des agriculteurs s'émousse.

Les conditions économiques s'étaient modifiées dans l'entre-temps. De l'état de sous-production agricole, on était passé à celui de la surproduction. La structure des exploitations avait changé ; l'exode rural avait agrandi les fermes et rendu moins impérieuse l'intensification des productions fourragères.

C'est à ce moment que les vulgarisateurs mettent davantage l'accent sur la productivité plutôt que sur le rendement quantitatif.

La diffusion des notions de gestion fut l'occasion de relancer l'effort de production fourragère mais sous une forme modifiée.

On se préoccupe de toutes les étapes de la chaîne : production, conservation, distribution, valorisation. On recherche l'équilibre entre la production

et les besoins réels du cheptel tout en tenant compte des facteurs particuliers de chaque exploitation (disponibilité en main-d'œuvre, disposition des bâtiments, matériels, etc.). La remise en culture de prairies devenues excédentaires, grâce à l'intensification des productions, est éventuellement conseillée. On recherche les meilleurs fourrages pour l'hiver.

Cette forme nouvelle de vulgarisation eut des résultats peut-être moins spectaculaires mais tout aussi efficaces sur le plan financier. L'action se fit davantage sentir dans les exploitations mixtes plutôt qu'en exploitations herbagères. Dans ces dernières, l'accroissement du cheptel n'avait pu suivre l'extension des étendues exploitées. L'intensification de l'exploitation des prairies ne s'est donc pas poursuivie au même rythme. La confirmation apparaît d'ailleurs dans les résultats de gestion de treize années des fermes herbagères dans une région du Sud du pays où la fumure azotée sur prairies, moyen certain d'intensification, est passée de 22 unités/hectare à 52 unités seulement.

Aides aux régions défavorisées :

En raison de ses caractéristiques pédo-climatiques, à peine favorables aux herbages, et de son revenu agricole inférieur, le Sud-Est de la Belgique fut classé en zone défavorisée par la C.E.E. et jouit donc de quelques avantages techniques et financiers.

Parmi ces derniers, il faut retenir :

L'octroi d'une subvention pour l'acquisition et l'usage en commun (groupement d'agriculteurs) de matériel destiné à la production fourragère.

Pour éviter que ces subventions ne servent essentiellement à combler les déficits de trésorerie sans agir réellement sur la production fourragère, but de la subvention, nous avons lié cette aide à l'application par au moins un des cultivateurs du groupe de mesures concrètes visant à améliorer la chaîne production-utilisation des fourrages.

Le bénéficiaire s'engage à suivre un plan d'exploitation établi par le vulgarisateur avec le souci d'accroître non seulement la production fourragère mais surtout la productivité de l'entreprise et tenir une comptabilité qui doit mesurer au fil des années les résultats du plan d'exploitation et de toute l'évolution.

La gestion du matériel communautaire est contrôlée par ce même technicien qui encadre donc le groupement.

Dans ces groupements sont également organisées des expérimentations (sur exploitation des prairies, conservation des fourrages, systèmes d'engraissement du bétail, production de céréales, etc.) qui doivent faire l'objet de visites guidées et commentées organisées à l'intention des agriculteurs ne faisant pas partie d'un groupement. Le but est de diffuser dans la masse les résultats de cette action et donc le progrès technique et la notion de productivité et de rentabilité.

Tel est le principe de ce vaste programme d'aide aux agriculteurs des zones défavorisées : diffusion du progrès au départ de véritables cellules.

Cette action a démarré il y a quelques mois. On compte déjà près de deux cents cellules. Nous attendons beaucoup de cette action pour le redressement économique de cette zone agricole défavorisée.

Les principes directeurs de cette action se résument ainsi :

- 1) L'ensemble de l'exploitation est pris en charge.
- 2) Le souci n'est pas d'accroître la production de lait ou de viande, mais bien de produire plus économiquement. On peut, en effet, améliorer son revenu en dépensant moins.

On a parfois constaté chez certains agriculteurs que 50 % seulement des unités fourragères produites par une culture arrivent effectivement dans l'estomac de l'animal.

Produire 1 ha et perdre la moitié au cours de transformation n'a guère de sens. C'est cela qui a dicté nos préoccupations vers la conservation des fourrages, le rationnement des animaux et les résultats financiers de l'exploitation.

Nous avons, en effet, remarqué que pour beaucoup de fermes de zones défavorisées, les déficiences se situaient au niveau de la conservation et du rationnement. Solutionner ces deux problèmes, c'est déjà améliorer le revenu agricole.

- 3) Un accroissement du cheptel n'est que rarement notre but. Un même bétail mieux nourri et entretenu sur ces hectares mieux exploités peut donner davantage de lait.

Les hectares excédentaires pourraient alors être convertis en culture de céréales, par exemple d'épeautre. Ces grains produits à la ferme pourraient diminuer d'autant les achats d'aliments concentrés extérieurs et donc accroître l'autarcie alimentaire.

L'augmentation du cheptel qui pourrait résulter d'une intensification de la production fourragère n'est pas toujours la meilleure solution, car elle peut entraîner des investissements en bâtiments dont les charges réduisent à peu de choses le bénéfice escompté de cette amélioration, du moins dans certains cas.

Telle est la philosophie de notre action en faveur des régions défavorisées.

Autres productions fourragères.

Parmi celles-ci, nous nous attarderons surtout au *maïs* et accessoirement à la luzerne, à la prairie temporaire et aux cultures fourragères dérobées.

Les moyens utilisés par nos vulgarisateurs pour diffuser les bonnes techniques culturales et susciter l'intérêt pour ces diverses cultures furent sensiblement les mêmes que ceux énoncés pour les prairies.

C'est-à-dire : champs de démonstrations et expérimentations (comparaison de variétés, herbicides, fumures, etc., contrôle de rendements, analyse des silages), contrôle des productions lait et viande avec rationnement à base de maïs.

Tout cela permet de dire : avec 1 hectare de maïs pâteux et du tourteau de soja on peut engraisser huit à neuf taureaux de 250 kg à 520 kg de poids vif. Avec 1 hectare de maïs pâteux et 75 ares de luzerne, on peut nourrir tout l'hiver dix à douze vaches laitières donnant 9 à 10 l de lait.

Ces mêmes vulgarisateurs, toujours avec la collaboration d'agriculteurs, établissent dans le même temps des prix de revient de la culture ou du silage 131

rendu crèche de l'animal, ce qui permettait de préciser le prix de revient du litre de lait ou du kilo de viande produit avec du maïs comme aliment de base comparativement à d'autres fourrages.

Toutes ces expérimentations et tous ces contrôles aboutirent à la composition de véritables slogans de propagande qui incontestablement frappèrent la masse des agriculteurs.

Par exemple :

- 1 ha de maïs pâteux = 10.000 unités fourragères ou 8 à 10 t de céréales fourragères à 3 F le kg + 5 à 6 tonnes de foin à 1.000 F belges la tonne, ou 1 ha de maïs = 2 ha de céréales fourragères, etc. ;
- 1 ha de maïs pâteux + x kg de tourteaux = 1.800 à 2.000 kg de viande de taureaux.

De tels arguments eurent un impact certain sur les agriculteurs, mais les avantages sociaux liés à cette culture (mécanisation, conservation et distribution aisées de l'ensilage, absence de mauvaises odeurs, appétence, etc.) aussi contribuèrent à son extension.

Pour la zone défavorisée, le maïs avait retenu notre attention. Mais très vite on constate l'intérêt limité de cette culture : entre 400 et 500 m d'altitude, le gel abîmait fréquemment la culture avant le stade pâteux, et au-delà de 500 m d'altitude la réussite était vraiment exceptionnelle.

Pour la *luzerne*, des moyens analogues à ceux utilisés pour le maïs furent mis en œuvre pour diffuser cette culture : cultures expérimentales, comparaison de variétés, essais d'alimentation, analyse du fourrage, contrôle des rendements, détermination du prix de revient de la culture ou de la quantité de protéines produite.

Les avantages de la luzerne dans l'assolement et des slogans comme : « 1 ha de luzerne = 4 à 5 t de soja à 5 F le kg » furent employés par les vulgarisateurs.

Mais, malgré ces efforts, la luzerne ne cesse de régresser au fil des années et pour des raisons de main-d'œuvre et de conservation.

La fenaison, dépendante du soleil, reste très aléatoire. Et le matériel actuel de fenaison travaille si énergiquement que le foin ne compte plus que des tiges, sans feuilles ; sa valeur alimentaire en est fortement diminuée et la manipulation des ballots n'arrange pas tout le monde.

L'ensilage en coupe directe a également connu beaucoup d'échecs. Tandis que le séchage artificiel et la déshydratation ont perdu toute chance de s'imposer en raison de la hausse du prix du pétrole.

Telles sont les raisons de la régression de cette culture. Telle est aussi la confirmation de l'importance de la conservation dans la chaîne fourragère.

Des betteraves fourragères, destinées à l'alimentation hivernale tout comme le maïs, nous n'en parlerons guère, malgré la présence de nouvelles variétés très riches en matière sèche permettant des records de masse nutritive à l'hectare.

En fait, cette culture continue à réclamer, en dépit des progrès de la mécanisation, une quantité d'efforts et de travail incompatible avec les disponibilités actuelles de main-d'œuvre dans les fermes. Cette culture ne se maintient plus actuellement que dans les petites exploitations.

En cultures fourragères intercalaires, de nouvelles variétés de navets, de choux et autres crucifères sont apparues, augmentant la sécurité et le rendement de ces cultures. Cela n'a pas empêché non plus leur régression, pour des raisons de main-d'œuvre essentiellement.

Certaines variétés de choux feuillus continuent à être cultivées en dérobée parce que la récolte se fait par pâturage direct par l'animal, ce que permet la clôture électrique déplaçable.

Il faut des années exceptionnelles de pénurie de fourrages comme on a connu durant la sécheresse 1976 pour voir encore se manifester un intérêt réel pour les cultures fourragères intercalaires.

Signalons au passif des cultures intercalaires leur effet néfaste sur le rendement de la culture principale.

Les prairies temporaires, principalement celles destinées à la fauche, avaient pris, il y a dix-quinze ans, une certaine extension. Des variétés sélectionnées assuraient de très hauts rendements pour autant que la fumure azotée soit copieuse.

Mais la hausse du prix des semences et du coût de l'implantation d'une part et les énormes possibilités de rendement de la prairie permanente de bonne qualité bien exploitée d'autre part laissent peu d'avantages à la prairie temporaire dont l'étendue régresse partout sauf dans le Sud-Est, zone défavorisée où elle se maintient quand elle ne s'étend pas.

Des recherches, de nature écologique principalement, réalisées dans cette région même ont permis de découvrir des variétés et des mélanges, parfaitement adaptés et capables des plus hautes performances, nettement supérieures, dans cette région, à la prairie permanente.

La prairie temporaire a pris là-bas la place qu'aurait normalement dû prendre le maïs. Il faut ici encore souligner la remarquable efficacité d'une recherche ponctuelle réalisée dans le milieu même où ses résultats doivent trouver leur application.

*
**

En résumé, incitatifs financiers, expérimentations et démonstrations sur production, conservation et utilisation avec contrôles financiers, visites guidées, gestion, furent les moyens utilisés pour diffuser l'amélioration de la production fourragère.

LES CONTRAINTES QUI ONT MARQUÉ L'ÉVOLUTION DE LA PRODUCTION FOURRAGÈRE

Déjà évoquées plus haut, des circonstances sociales, économiques, climatiques, édaphiques ou de structure d'exploitation sont venues au fil des années influencer cette évolution.

Les diverses contraintes.

Rappelons brièvement le cadre physique décrit au début de ce rapport :

Nord du pays : Exploitations plus petites, plus nombreuses ; sols légers, faciles à travailler, se réchauffant vite, main-d'œuvre abondante, plus dynamique et techniquement bien formée.

Sud du pays : Exploitations plus étendues avec plus de cultures industrielles ; sols plus riches mais plus lourds ; main-d'œuvre moins abondante.

Sud-Est : Exploitations moyennes avec dominance de bétail, d'herbages et de fourrages ; sols peu fertiles, caillouteux, froids ; climat plus froid et altitude plus élevée ; main-d'œuvre plus abondante mais moins exigeante, moins dynamique et techniquement moins bien formée.

L'exode rural y ayant davantage sévi, les exploitations se sont plus agrandies dans le Sud au cours des deux dernières décennies.

Au cours des vingt-cinq dernières années, partout, mais peut-être plus encore dans le Nord, *les nouvelles constructions et améliorations d'étables* ont été nombreuses. Elles ont permis, *avec les progrès de la mécanisation*, un accroissement sensible de la productivité du travail humain.

L'alimentation des bovins avec de l'ensilage n'est plus une opération contraignante.

Si l'on ajoute la *hausse constante des moyens et coûts de la production*, plus rapide que celle des produits agricoles, et le *relèvement constant du standard de vie* des populations, on a à peu près fait le tour de l'ensemble des facteurs et contraintes qui ont influencé l'évolution de la production fourragère.

Effets des contraintes.

Parce qu'il y a moins d'hectares, dont les locations et les prix d'achat sont d'ailleurs plus chers, parce qu'il y a plus de travailleurs, le *Nord* a plus intensifié sa production fourragère. 71 % des améliorations subsidiées pour retournement et réensemencement de prairies y ont été réalisées, deux fois plus d'azote à l'hectare et une charge de bétail par hectare de fourrages nettement plus forte que dans le Sud. La nécessité économique y oblige, une main-d'œuvre dynamique et plus abondante y contribue.

Grâce à ces circonstances, la betterave demi-sucrière résiste à la pression du maïs. Elle donne d'ailleurs plus de matière sèche à l'hectare et elle paye la main-d'œuvre familiale alors qu'il faudrait déboursier le prix de la mécanisation du maïs.

Mais aussi parce que les sols légers s'y prêtent bien, les cultures fourragères intercalaires y restent relativement abondantes.

Le *Sud*, avec ses exploitations plus étendues et s'agrandissant encore, ressent moins cette nécessité d'intensifier. Si l'accroissement de production fourragère et de la charge du bétail s'y poursuit pour des raisons économiques, il s'y fait avec plus de modération, l'étendue compense.

On constate d'ailleurs que plus les fermages sont bas, plus faibles aussi sont les rendements et la productivité.

Il faut dire aussi que les sols les plus lourds se prêtent moins bien aux retournements et réensemencements de prairies ou à la prairie temporaire. Les échecs sont plus nombreux que sur sols légers. La main-d'œuvre disponible n'a ni le temps, ni le souci du détail. Elle est également plus sensible à l'argument de limitation du temps de travail.

On comprend dès lors l'extension du maïs dans cette région. Cette culture rencontre mieux les exigences de la main-d'œuvre tout en satisfaisant à la condition économique.

Plus grande étendue d'exploitation, exigences de main-d'œuvre, moins de charge de bétail et nature des sols expliquent la forte régression sinon la disparition des cultures fourragères intercalaires dans le Sud.

Dans le *Sud-Est*, les conditions de sol et de climat moins favorables aux retournements et réensemencements de prairie ont limité cette amélioration tout comme elles limitent les cultures intercalaires.

L'altitude et le climat limitent la culture du maïs remplacée par la prairie temporaire.

Grâce à l'exode rural qui frappe cette région, l'agrandissement y est moins difficile qu'ailleurs et n'a pas obligé l'intensification et d'autant plus que les loyers des terres n'y sont pas très élevés.

Une main-d'œuvre moins exigeante, moins dynamique et peut-être aussi moins qualifiée s'accommode donc plus aisément de cette situation et d'un revenu moindre.

Le fait que cette région a moins investi en bâtiments n'a pas davantage favorisé l'évolution ou l'intensification de la production fourragère.

Cet examen des circonstances caractérisant chacune des trois régions aboutit à la conclusion qu'il s'établit une sorte d'équilibre entre les différents facteurs quand les exigences de revenu de l'agriculteur sont plus ou moins satisfaites.

Des facteurs peuvent se substituer les uns aux autres. Plus la terre est rare et chère et les loyers élevés, plus on intensifie la production mais l'étendue se substitue aisément à l'intensité de production. Cette constatation fréquente en région herbagère l'est rarement dans les exploitations orientées vers les cultures industrielles et même dans les exploitations mixtes.

Dans les régions herbagères, à mesure que l'exploitation grandissait, on a vu se ralentir la progression de l'intensification fourragère.

Agrandir de quelques hectares une exploitation de culture ne nécessite pas plus de main-d'œuvre, peut-être quelques machines plus puissantes. Par contre, agrandir de quelques hectares une ferme herbagère signifie, si l'on veut maintenir la même charge de bétail, investir en bétail et parfois investir en bâtiments, si l'on ne peut accroître la main-d'œuvre. Si l'on refuse ces investissements, l'agrandissement n'apportera guère de profit supplémentaire mais apportera plus de sécurité.

Mais, dans tous les cas, dans toutes les situations, dans toutes les régions et dans toutes les structures ou étendues d'exploitation, la compétence professionnelle de l'exploitant et son dynamisme demeurent toutefois les facteurs les plus déterminants des résultats techniques et financiers de l'exploitation, surtout là où la production fourragère et le bétail sont les spéculations dominantes.

Le réseau de comptabilités et carnets de gestion nous a permis de vérifier et de confirmer au fil des années que dans une même région, dans des exploitations de même structure et disposant de capitaux comparables on pouvait obtenir des revenus familiaux allant du simple au double.

La différence étant le résultat de la gestion, c'est-à-dire de la compétence, du dynamisme et de la personnalité de l'exploitant. Inutile de dire que là où le revenu est double, la production fourragère est intensive et elle est parfaitement valorisée par des animaux bien exploités.

Etendue d'exploitation ; prix, loyer, disponibilités et qualités des terres ; climat ; disponibilité, exigences et formation de la main-d'œuvre ; évolution des coûts et moyens de production et des prix de vente sont, selon les cas, les moteurs ou les freins de cette évolution, mais la personnalité de l'agriculteur y joue peut-être le rôle essentiel.

RÉSULTATS OBTENUS

Les travaux de la Recherche, les efforts des vulgarisateurs et les effets de certains facteurs d'environnement ont abouti à l'évolution résumée dans les tableaux suivants :

TABLEAU I

ÉVOLUTION, AU COURS DE VINGT-CINQ ANNÉES,
DU NOMBRE D'EXPLOITATIONS, DES ÉTENDUES FOURRAGÈRES
ET DU NOMBRE DE BOVINS (Belgique)

Années	Nombre d'exploitations	S.A.U. (en ha)	Superficie des diverses cultures fourragères (en ha)						Nombre de bovins
			Prairie perman.	Prairie tempor.	Maïs hybride	Luzerne	Autres fourrages	Total des fourrages	
1950	327.000 (en 1953)	1.825.552	760.480	67.389	2.976 (1)	12.971	120.831 (2)	964.547	2.112.360
%	100	100	100	100	100	100	100	100	100
1960	264.342	1.716.045	768.748	49.810	1.889	11.046	80.645	912.138	2.696.146
%	81	94	101	74	63	85	67	95	128
1969	194.404	1.553.540	732.380	55.459	10.654	7.104	50.603	856.200	2.838.564
%	59	85	96	82	390	55	42	89	134
1976	137.138	1.469.765	698.927	36.503	72.795	3.453	32.742	844.431	2.974.187
%	42	81	92	54	2.446	27	27	88	141

(1) Y compris maïs feuillu non hybride.

TABLEAU II

ÉVOLUTION DES ÉTENDUES DE PRAIRIES
ET DU NOMBRE DE BOVINS
DANS LES GRANDES RÉGIONS DU PAYS

Années	Prairies (en ha)		Bovins (nombre de têtes)	
	Nord	Sud et Sud-Est	Nord	Sud et Sud-Est
1950	311.102	485.642	1.043.595	1.068.785
%	100	100	100	100
1960	321.200	482.829	1.315.519	1.374.725
%	103	99	126	128
1970	336.383	457.603	1.439.064	1.447.724
%	108	94	137	135
1975	314.209	428.198	1.530.095	1.466.424
%	100,3	88	146	137,2

Intensification de la production fourragère.

En un quart de siècle, le nombre des exploitations agricoles belges a diminué de moitié alors que l'étendue agricole diminuait à peine de 20 %. Dans le même temps, le nombre de bovins augmente de plus de 40 % avec des étendues fourragères en diminution.

S'il y a diminution en valeur absolue de l'étendue fourragère, il faut remarquer qu'elle est faible mais qu'en valeur relative (par rapport à l'étendue totale de S.A.U.) il y a augmentation.

En conclusion : moins d'exploitations mais de plus grande étendue, avec beaucoup plus de bovins par exploitation et par hectare de fourrage. L'intensification de la production fourragère est évidente.

Au tableau II, relatif à la comparaison Nord-Sud, apparaît clairement en chiffres et en pourcentages l'influence des facteurs économiques sociaux et de structure étudiés au précédent chapitre : plus petites exploitations, plus intensives dans le Nord.

Le nombre de bovins par hectare de fourrage passant de 2,48 unités en 1950 à 3,56 en 1976 attestant un accroissement de 45 % confirmerait ainsi l'intensification fourragère. C'est relatif toutefois car les chevaux, encore nombreux en 1950 sont comptés dans les bovins, et les cultures intercalaires fourragères en diminution d'étendue ne sont pas comptées dans les fourrages. Par contre, l'usage d'aliments concentrés et de sous-produits de cultures industrielles est plus abondant en 1976. L'accroissement de production est néanmoins certain et important.

Évolution des étendues des divers fourrages.

Proportionnellement à l'étendue de S.A.U. totale, celle de la prairie permanente a augmenté. Outre la sécurité de cette culture, sa production a doublé dans beaucoup de cas grâce aux techniques de régénération et d'exploitation. La prairie temporaire a au contraire diminué : moins de sécurité et production supplémentaire, par rapport à la prairie permanente bien exploitée, non prouvée partout.

Le maïs, pour des raisons sociales, de sécurité, mais aussi de rendement, a pris beaucoup d'extension. 10.000 unités fourragères à l'hectare pour un prix de revient inférieur à celui de l'unité fourragère céréale. La betterave fourragère pour des raisons sociales a diminué tout comme les légumineuses mais celles-ci en raison de la difficulté de conservation.

Cette évolution dans le choix des fourrages, prairies permanentes et maïs, répond à un certain nombre de préoccupations, économiques, techniques et sociales ; fourrages riches de rendement abondant et sûr, faciles à cultiver, à récolter, à conserver et à distribuer et économiques. Maïs et herbe rencontrent ces préoccupations bien davantage que les autres fourrages.

Telles sont les orientations prises dans le choix des cultures, les progrès réalisés dans la production et les motivations de ces choix.

PROSPECTIVES

L'agriculture est un domaine où les prévisions sont particulièrement hasardeuses. Les caprices du climat ou de la politique peuvent en effet démentir les estimations les plus sérieuses.

Néanmoins, à la lumière de l'évolution passée et en cours, il est possible de dégager une certaine image des systèmes fourragers de l'avenir.

Des préoccupations principalement sociales et économiques, tout le laisse prévoir, conditionneront toujours plus les choix.

Les conditions du choix.

La gestion : L'agriculture de subsistance d'autrefois est devenue une agriculture de marchés ou d'entreprises.

Une certaine politique des prix continue à maintenir réduites les marges bénéficiaires.

Il est donc nécessaire de gérer l'exploitation comme toute entreprise industrielle et de ne laisser au hasard aucun facteur de production.

Le secteur fourrager est donc intimement lié aux autres secteurs de l'exploitation. Une décision dans un secteur ne peut jamais rompre l'harmonie ou l'équilibre de l'ensemble, ni déprécier le résultat final de l'entreprise.

Ce qui compte est non pas la quantité/hectare d'unités nutritives produites, mais la quantité amenée dans l'estomac de nos animaux au meilleur prix de revient.

Le social : La main-d'œuvre, qu'elle soit salariée ou familiale, est de plus en plus chère et de plus en plus exigeante. Ses exigences portent aussi bien sur le salaire que sur les conditions et la durée du travail.

Le choix du système fourrager doit tenir compte de ces exigences et trouver une solution spécifique à chaque cas.

La mécanisation de la chaîne, elle-même dépendante des disponibilités en capitaux et en main-d'œuvre, influencera ce choix et pourra rencontrer ces exigences.

Des fourrages mal odorants (tant pour la main-d'œuvre elle-même que pour l'environnement) ou trop pondéreux devront bien souvent être écartés.

L'économique continuera, avec le social, à dominer le choix du système et en raison même de la faiblesse des marges bénéficiaires.

Le plus grand nombre possible de rations les plus productives, amenées dans l'estomac de l'animal au meilleur prix de revient, doit être l'objectif ou le compromis.

Le volume de matière sèche aura souvent le pas sur le volume ou poids de matière fraîche.

La technique peut elle-même influencer l'économique. Si le fourrage produit s'adapte bien au sol et au climat, s'intègre dans l'assolement et dans le programme de travail de la main-d'œuvre et des machines, n'épuise pas le sol, il aura grand chance de satisfaire les conditions précédentes.

Les fourrages de l'avenir.

La prairie permanente rencontre au mieux l'ensemble de ces exigences, grâce au prix de revient relativement peu élevé de ces fourrages et aux possibilités actuelles de récolte (mécanisation) et de conservation (ensilage après préfanage).

Exploitée intensivement, elle peut rapporter 8 à 10.000 unités fourragères, l'équivalent de 2 ha d'orge.

En pâturage, avec ou sans complémentation de silage de maïs, pulpes sèches ou silage d'herbes, l'herbe pâturée reste le fourrage le plus économique et le plus facile à récolter en été. Le pâturage continu (sans parcellement et avec séjour permanent du bétail sur de grandes parcelles), encore peu répandu ou connu, a fait ses preuves néanmoins comme méthode peu exigeante en main-d'œuvre mais capable d'assurer de hauts rendements, le pâturage rotatif n'étant pas pour autant condamné, loin s'en faut.

Les régions défavorisées ont, avec les prairies permanentes et temporaires, les moyens de demeurer compétitives.

Quant à l'amélioration des prairies, il est quasi certain que les régénérations ou recréations de prairies se feront avec une ou deux espèces plutôt qu'avec des mélanges complexes, par exemple : ray-grass anglais seul ou fléole seule.

Le maïs répond aussi à beaucoup de préoccupations sociales, techniques ou économiques. Il continuera son extension et d'autant plus qu'il peut s'adapter à plusieurs formes de récolte, de conservation et d'utilisation et pour tous les animaux (silage plante entière récoltée au stade pâteux = demi concentré ; silage d'épis = trois quarts concentré ; farine de grain humide = concentré).

Allié au silage préfané d'herbe ou luzerne, il donne des rations productives et économiques. Ensilage d'épis et luzerne peuvent atteindre des productions de 14-16 litres de lait par vache et par jour.

Le silage plante entière, mis à la libre disposition du bétail sur pâturage intensif, équilibre la ration et la rend productive et plus économique. Le système n'est toutefois valable que pour des animaux à haute productivité.

Il serait souhaitable pour les régions d'altitude ou plus froides, que la Recherche sélectionne des variétés à cycle court de végétation et à maturation précoce ou mette au point des systèmes adaptés de culture, je songe aux couvertures de plastique sur lignes de maïs.

Des cultures mixtes maïs-légumineuses, on essaye le soja actuellement, ont-elles un avenir ? Nous le saurons un jour, mais des espoirs sont permis.

La luzerne, grâce au système d'ensilage après préfanage, pourrait certainement reprendre en région de culture et en ferme mixte la place qu'elle a perdue.

Elle constituerait, avec le maïs, le tandem fourrager vraisemblablement le plus intéressant à tous points de vue, à moins, bien sûr, que les cultures mixtes maïs-légumineuses ne parviennent un jour à s'imposer.

Quant aux cultures intercalaires ou sous-produits de cultures industrielles, elles sont à première vue intéressantes et susceptibles d'entrer dans un système fourrager. Mais on ne peut généraliser comme pour la prairie permanente ou le maïs, car les circonstances locales ou particulières à chaque ferme décideront. Grâce à la mécanisation et aux moyens modernes de conservation et distribution, elles pourraient s'intégrer çà et là dans les systèmes fourragers.

Des crucifères, difficiles à conserver en ensilage autrefois, peuvent l'être aisément aujourd'hui, même récoltées en fin d'automne.

Rares sont sans doute les exploitations où l'on ne pourrait trouver une solution.

Il est également possible que d'autres cultures nouvelles viennent un jour renforcer notre arsenal de moyens et contribuer à une solution plus complète pour chaque exploitation du problème fourrager et du prix de revient alimentaire des productions animales.

EN GUISE DE CONCLUSION

La relation bétail-étendue fourragère témoigne de l'accroissement considérable de productivité en un quart de siècle, surtout si l'on tient compte de l'effet freinant de l'agrandissement des exploitations. Recherche agronomique et vulgarisation ont largement contribué à ce résultat.

Les rendements ne plafonnent certainement pas encore. Une meilleure connaissance de la physiologie et de l'écologie de nos races pourrait, parmi d'autres éléments, contribuer à l'amélioration encore recherchée. La fléole, par exemple, pousse à plus basse température, donc plus tôt au printemps, que le ray-grass. Le ray-grass d'Italie a une croissance plus rapide au printemps que le ray-grass anglais. Voilà des propriétés à exploiter particulièrement en zone défavorisée.

La vulgarisation aura une tâche toujours plus délicate, non seulement en raison de l'interrelation quantité-qualité-prix de revient, mais aussi et surtout parce que l'ampleur et la portée de ses efforts sont déterminées par la potentialité de production de la région même où elle évolue et qui doit être parfaitement appréciée. On exigera des vulgarisateurs toujours plus compétents.

Le fait qu'il n'existe pas de solution passe-partout impose des solutions originales pour chaque cas tout en évitant des investissements trop lourds qui pourraient être techniquement dépassés avant complet amortissement et exige compétence de la part du vulgarisateur et maîtrise technique de la part de l'agriculteur.

L'agrandissement d'exploitation n'est pas une solution ni au problème fourrager ni à l'amélioration du revenu.

Si l'on ne peut se contenter de structures trop petites, il est certain qu'un effort soutenu d'intensification dans une exploitation à échelle humaine demeure la solution la plus réaliste. Cette intensification doit être raisonnée.

La recherche d'une approche de l'autarcie alimentaire paraît une voie d'avenir. Car l'évolution des coûts et salaires dans l'industrie laisse croire à un décalage toujours plus accentué entre les prix de l'amidon et albumine des tourteaux et concentrés du commerce par rapport à ceux des fourrages produits à la ferme.

Si l'on peut encore beaucoup attendre et espérer de la Recherche agronomique, il demeure évident que le résultat final sera essentiellement fonction de l'agriculteur lui-même, de sa compétence professionnelle, de son dynamisme, de sa personnalité et aussi de son goût pour le métier qu'il exerce.

Une révolution fourragère postule une évolution des mentalités.

L'avenir sera aussi ce que les agriculteurs voudront qu'il soit.

Ir. J. RIGOT,
*Directeur au Ministère de l'Agriculture
à Bruxelles (Belgique).*

DISCUSSIONS AYANT SUIVI L'EXPOSÉ DE M. RIGOT

M. DESROCHES (France)

Les rapports exprimant le nombre de bovins par hectare de fourrage, dont vous faites état dans votre texte dans les deux dernières colonnes du tableau II, représentent-ils des unités de gros bovins à l'hectare ou des têtes de bétail de tous âges à l'hectare ?

M. RIGOT

Les vaches laitières recensées sont comptées pour une unité et tous les autres bovins pour 1/2 unité par bovin non vache laitière.

Il y a toutefois une correction des surfaces fourragères à faire. Cet aspect est précisé dans le texte de la communication (cultures fourragères intercalaires, sous-produits fourragers de cultures industrielles et aliments du commerce ne sont pas compris dans les surfaces fourragères retenues pour établir le rapport).

M. BONNIN (France)

Combien y a-t-il d'agriculteurs par technicien en Belgique ?

M. RIGOT

Environ 1.000 agriculteurs par technicien vulgarisateur.

M. BONNIN

Merci d'avoir parlé d'assolement avec la production fourragère en finalité. Avez-vous l'expérience de la consommation de l'ensilage de maïs par le mouton ?

M. RIGOT

Non ! Les productions ovines sont très peu importantes en Belgique.

M. PICARD (France)

Je suis un défenseur des associations graminées-légumineuses. Vous avez cité une association qui me surprend, celle du maïs et du soja. Pourriez-vous donner quelques informations techniques sur la conduite de cette culture ?

M. RIGOT

Les essais de culture mixte maïs-soja sont à leurs débuts et il est encore impossible de tirer la moindre conclusion pour l'avenir. Trop de problèmes techniques (herbicides, semis, etc.) restent à régler.

On espère que cette culture mixte pourrait donner autant de matière sèche et autant d'amidon que le maïs en culture pure, avec un taux beaucoup plus

élevé de protéines. C'est ce que des micro-essais semblent démontrer. Mais une extrême prudence s'impose.

M. GESSAT (France)

Dans votre conclusion, vous précisez que la recherche de l'autarcie alimentaire paraît une voie d'avenir.

Est-ce que vous avez le sentiment qu'au cours des dernières années, la consommation des aliments concentrés étrangers à l'exploitation ait diminué en Belgique ?

Si tel n'est pas le cas, pensez-vous que grâce aux efforts développés par les vulgarisateurs, cette consommation ira diminuant au cours des prochaines années ?

M. RIGOT

Non, il n'y a pas eu de diminution. Mais les vulgarisateurs, par une action adéquate, pourraient freiner l'augmentation sinon diminuer l'utilisation des concentrés du commerce.

On ne doit pas toujours pousser à l'augmentation de la production, mais penser davantage gestion et productivité.

M. LENGELLE (O.C.D.E.)

M. RIGOT postule une augmentation continue des prix des concentrés du commerce par rapport aux coûts des fourrages produits à la ferme.

Or, depuis 5 ans, on constate que les prix évoluent en dents de scie (céréales et tourteaux) alors que les agriculteurs continuent de rechercher une amélioration de leur niveau de vie et des conditions de travail.

Pense-t-il que l'instabilité des marchés qui paraît devoir se poursuivre soit compatible avec l'intensification fourragère, à long terme ?

M. RIGOT

Il est impossible d'établir un système de production fourragère rationnel si des impondérables viennent à tout moment remettre en cause le bien-fondé de ce système.

Si les perturbations continuent, cela aboutira à une sorte d'anarchie. Toutefois, quand on fait la moyenne des prix des concentrés du commerce sur un laps de temps assez long, on constate le coût très élevé de l'amidon et de la protéine des aliments du commerce par rapport à ces mêmes éléments contenus dans les fourrages grossiers produits à la ferme.

M. MINDERHOUD (Pays-Bas)

Pendant notre visite en Normandie, nous avons appris que le Lycée Agricole de Saint-Pierre-sur-Dives conseille aux agriculteurs de tenir compte de la montagne de lait qui existe aujourd'hui dans les pays de la C.E.E. Aux Pays-

La production fourragère

Bas, par contre, le service de vulgarisation préconise de produire du lait autant que possible. Pour cette raison, dans mon opinion, il existe une très bonne collaboration entre le service de vulgarisation et les cultivateurs. Voici maintenant ma question : qu'est-ce qu'on fait à cet égard en Belgique ? Est-ce que les vulgarisateurs tiennent compte des problèmes de l'Etat ou est-ce qu'ils se préoccupent seulement des problèmes financiers des paysans ?

M. RIGOT

En principe, le vulgarisateur s'occupe essentiellement de l'exploitation et du meilleur moyen d'obtenir la meilleure rentabilité, indépendamment de toutes autres considérations. Toutefois, quand deux moyens sont en présence, on cherche toujours celui qui améliore la rentabilité sans nécessairement augmenter la production du lait.

M. HENIN (France)

Compte tenu de cette « montagne de lait », les organismes de vulgarisation ne sont-ils pas amenés à orienter la production en promouvant des techniques ?

M. RIGOT

1° Il peut arriver que dans un même pays, au même moment, un agent distribue une subvention pour l'abattage des vaches laitières alors qu'un autre agent distribue une subvention pour l'amélioration des structures (construction d'étables devant abriter plus de vaches).

Il y a là une contradiction.

2° On peut souvent améliorer le revenu de l'exploitant sans augmenter la production de lait, mais en organisant mieux l'exploitation, en recherchant l'approche de l'autarcie alimentaire, etc.

En résumé, il y a des réponses techniques aux problèmes de surproduction laitière. Il est souhaitable qu'on les vulgarise.